

*Si tu es la mort – pourquoi pleures-tu toi-même,
Si tu es la joie – cette joie ne te ressemble pas.*

Anna Akhmatova, novembre 1942, Tachkent.

Après avoir remonté silencieusement le grand fleuve poétique russe jusqu'à cœur du vingtième siècle à travers l'épreuve réévaluée d'une vie politique à la fois instruite et garrottée par le solde violent et inconsolable de la séquence historique dite communiste, Henri Deluy, infatigable esturgeon traducteur, après Marina Tsvétaïeva (1), Vladimir Maïakovski (2) puis Ossip Mandelstam (3) et Boris Pasternak (4), nous livre aujourd'hui - et le titre de l'ensemble n'est pas anodin- *Le Requiem & autres poèmes choisis*, d'Anna Akhmatova (5) (1889-1966).

Le moment était sûrement venu pour lui de s'atteler à cette œuvre d'une notable densité et d'une longévité remarquable, à la différence de celles de nombre de ses contemporains, assassinés ou « suicidés ». Avec cet important volume, Henri Deluy nous propose une traduction qui fera date et que je crois avoir été rendue possible aujourd'hui précisément parce qu'elle est venue en son temps et lieu, celui d'une maturité acquise dans la confiance accordée au fait même de traduire cette langue russe pour un poète dont l'écriture personnelle vibre et nourrit tant d'échos avec celle d'Anna Akhmatova. Cependant, ne nous y trompons pas : échos non de références (même si parfois des événements communs sont concernés dans chacune des oeuvres), mais échos d'une sensibilité partagée dans l'écriture du poème et d'une conception parallèle de la fonction du poème, dans sa double volonté de captation d'un (du) monde et de son déroulement comme espace émotionnel autant que forme propre à faire de « la vigueur de l'écriture une vigueur de sentiments. » Henri Deluy le formule ainsi :

(...) La poète n'a pas d'hésitation quant à sa propre qualité, à son rôle, et si elle a parfois quelque étonnement devant ce qu'elle éprouve, elle possède toujours l'énergie qui convient pour tenter d'atteindre la vérité dans l'immédiat, une éternité sans lendemain. (...) La maîtrise de soi semble venir d'une maîtrise de la langue. (...) Cruelle nudité du récit, netteté, justesse, force de l'évocation. (p. 15).

Ainsi, sans pour autant faire d'Henri Deluy un « acméiste » à la française, sa poétique est à ma connaissance parfois si proche de celle d'Akhmatova que cette proximité scelle en profondeur la qualité exceptionnelle de cette traduction, une traduction qui apparaît dès lors comme un miroir aux reflets complexes. Si le poème d'Anna Akhmatova n'entre pas pour autant esthétiquement en concurrence spéculaire avec l'œuvre du traducteur, celle-ci, forte d'une longue expérience et d'une histoire intime soumise à une posture discrétionnaire jamais démentie, donne au travail puissance et capacité, à la fois dans la précision linguistique et l'intuition poétique nécessaires au passage d'une langue dans l'autre, d'un poème vers un autre poème, dans le mouvement d'une traduction

(...) qui se donne pour telle et n'hésite pas à montrer ses liens avec le texte d'origine (...)

et qui n'est pas sans produire

(...) un éventuel effet (...) sur la langue du traducteur. (p. 16).

Un rare dialogisme qui mérite d'être souligné.

Parfaitement documenté, cet ensemble est impressionnant. Les notes historiques de l'*Ouverture* permettent de recadrer les premiers temps de l'écriture et de mieux mesurer la singularité d'Anna Akhmatova tant le contexte historique est constamment puissant et de ce fait contraignant. En premier lieu, celui des années dix et vingt du XX^e siècle. Comment se démarquer, comment échapper à l'imaginaire poétique souvent sublime de ce qui s'invente dans ces temps qui irriguent encore nos questionnements contemporains ?

*Les yeux inévitables regardent au-dedans
De l'esprit, sévères et obstinés.
(...)
Je porte un bouquet de giroflées blanches,
Le feu qui s'y cache est pour lui
(...)
Dans le cœur les mêmes questions,
Toujours.*

Puis, plus encore avec les années trente, lorsque nous entrons dans les années noires du stalinisme, des purges, des procès, des assassinats arbitraires : comment accepter de flatter le tyran pour sauver un maigre avenir, lui qui n'est pas dupe et jouit sûrement de cette soumission qu'il sait feinte ?

*La lampe fume ; je ne peux revenir
Sur mes pas ; je sais : je vais, là,
Chez l'ennemi, demander pardon...
Là sont les ténèbres, là, le silence
La fête, pour moi, est terminée !*

Comment survivre au quotidien et traverser néanmoins ce que toute vie traverse, liaisons, désirs et passions enfiévrées ou contredites, errances géographiques et luttes pour vivre, sous le joug pervers d'une censure dont le principe régit en profondeur une société vivant dans la peur d'elle-même tant la suspicion suscitée par le régime a pu corrompre le rapport au monde de chacun au point d'interdire la lucidité nécessaire au partage des valeurs morales et politiques. Comment au cours d'une telle existence ne pas renoncer, ne pas concéder et penser jusqu'au terme que si « la beauté est terrible », que si « la beauté est simple », comme l'écrit Alexander Blok en hommage, elle ne l'est en aucun cas assez « pour simplement ne pas savoir combien la vie est terrible » (6)

Voici donc un livre qui apporte une contribution essentielle à la compréhension de l'histoire de la Russie devenue URSS, un livre qui donne au plus sensible à comprendre – à ressentir serait plus juste, les affres du temps, les ruptures et le ravage d'une dictature non seulement celle d'un tyran, mais celle d'un système tout entier dans les interstices duquel la poésie, quasiment seule, a continué d'affirmer pour la survie de chacun, une présence sensible et critique. « La terre russe aime le sang, / et le sang l'aime. », écrit Anna Akhmatova en 1921 lors des premières exécutions, une terre qui par ailleurs est célébrée, jamais cependant dans la seule contemplation ou l'admiration béate, mais griffée, marquée par le cerne souvent proche

d'un refus, d'une impossibilité à faire durer un état de quiétude, balafnée par l'ombre un vol de corneilles dans un ciel noir, un émerveillement démenti.

*Le miel sauvage a une odeur de liberté
La poussière –le rayon de soleil,
La bouche des filles –la violette,
L'or –rien.
Le réséda a l'odeur de l'eau,
La pomme celle de l'amour,
Mais nous savons à jamais que le sang
N'a qu'une odeur de sang.*

Comme le rappelle Henri Deluy, on peut distinguer trois temps dans l'œuvre d'Anna Akhmatova. Celui des premiers recueils, restituant ce qu'il nomme « une petite liturgie familière », faite de légendes et d'émois amoureux, de célébration d'instant de nature offerte, affirmant néanmoins le poème comme acte d'une écriture consciente de sa singularité. Ce temps est suivi par une fort longue période, quasiment jusqu'aux dernières années, période marquée par « les drames, le sang, l'intolérance et la mort » qui « envahissent » et « raidissent » les poèmes. Une troisième période enfin, brève, où la mémoire reprend une place importante dans l'écriture de poèmes qui souvent trompent toute approche chronologique, donne à lire des pages paradoxalement apaisées au sortir des plus noires ténèbres.

*« Non, je n'avais pas fui sous un ciel étranger
Ou sous la protection d'ailes étrangères,
Je vivais alors avec mon peuple, là où,
Pour son malheur, vivait mon peuple. »*

Plutôt que de commenter plus avant les différents ensembles qui composent ce livre, il me paraît simplement utile de souligner que dans l'ensemble du parcours poétique d'Anna Akhmatova, le lecteur retrouve plusieurs figures récurrentes dont le sens et les valeurs changent au fil du temps, parfois pour se retourner contre elles-mêmes et se métamorphoser en contraires saisissants, telle la figure de la « Muse » par exemple, parfois pour réapparaître transformées par la douleur et la quiétude enfin gagnée d'amours consenties.

*Mais dans la chambre du poète disgracié
Veillent tour à tour la Muse et la peur.
La nuit passe
Qui ne connaît pas d'aurore.*

Un *Je* et un *Tu* dialoguent certes, mais ils se mêlent dans l'échange de postures souvent intenables, hantés par cette lucidité amère des premiers poèmes qui vantent la séduction d'une nature appelant inmanquablement à l'effacement, à une mort.

*Tu ne vois pas mes mains, tu le dis,
Ni les mains, ni les yeux.
Il fait clair, chez toi, et c'est simple.
Ne me renvoie pas, là-bas,
Sous la voûte enfumée du pont,
Où l'eau sale gèle.*

Poèmes épitaphes, poèmes d'un rejet du recours au divin, poème d'une femme qui se dit ordinaire, mais qui songe à une postérité non pas de gloire mais créatrice et porteuse d'intimité et de cette proximité silencieuse des êtres indispensable à leur maigre bonheur. Sans illusion mais sans cynisme ni violence manifeste, Anna Akhmatova travaille le poème en profondeur au cœur d'années d'écriture inscrites dans des temps d'une force poétique transcendante, à laquelle toutefois elle ne s'abandonnera jamais complètement ni ne se soumettra.

*Je vous préviens, c'est la dernière fois
Que je vis.
Ni hirondelle, ni érable,
Ni étoile, ni roseau,
Ni son de cloches,
Ni eau de source...
Je ne troublerai plus personne
Et ne hanterai plus les rêves des autres
De mes gémissements inassouvis.*

Actrice au sein de différents mouvements littéraires, elle trace cependant une voie singulière jamais réductible à telle ou telle esthétique dont elle dépasse à chaque fois les préceptes implicites. Ainsi s'écrira *Le Requiem* :

*(...)
Je ne prie pas seulement pour moi, je prie
Pour toutes celles qui attendaient avec moi,
Dans le gel terrible, dans juillet brûlant,
Au pied du mur rouge devenu éblouissant
(...)
Et j'ai peur d'oublier, même dans une mort
Bienheureuse, le fracas des fourgons noirs,
D'oublier cet insupportable bâtiment de la porte,
Le hurlement de la vieille femme, celui d'une bête blessée.
(...)
Que, des paupières de bronze, immobile,
Coule, comme des larmes, la neige fondue,
Et que la colombe de la prison roucoule, là-bas,
Et qu'en silence passent les bateaux sur la Néva.*

Ainsi s'écriront les poèmes du *Septième Livre*, et plus encore certains poèmes de l'ensemble nommé ici « *Poèmes non repris en livre & poèmes retrouvés* » et qui clôt ce volume anthologique.

*J'éteins ces chandelles intimes,
La merveilleuse soirée est terminée, -
Imposteurs, bourreaux, précurseurs
Et aussi les réquisitoires, hélas,
Tout disparaît – je rêve de toi -
Tu as dansé jusqu'au bout devant l'arche,
Derrière la pluie, derrière le vent et la neige,
Ton ombre au-dessus de l'éternel rivage,
Et ta voix venue des tréfonds.*

*Par mon prénom ! Infatigablement
Tu insistes, à haute voix... « Anna ! »
Et comme autrefois, tu me dis – « Tu ! »*

Le livre se boucle et se referme sur lui-même en générant un paradoxe inouï, celui de convaincre son lecteur que l'Histoire, certes, connaît une marche temporelle implacable et irréversible, mais que le poème qui en surgit, la nomme et la sillonne, échappe, lui, à cette cadence du temps tout en en signant les traces. Réussite sans conteste de la constante tentative d'Anna Akhmatova

(...) d'abolir la distance entre l'écriture et le réel, afin que l'authentique du sentiment et la ferveur de l'émotion soient la vérité même du poème.

Henri Deluy le ressent et l'écrit de la sorte, au plus juste. Sa traduction place sous nos yeux embués les preuves irréfutables de la maîtrise poétique toujours gardée discrète mais sans fausse modestie de l'une des plus grandes voix russes d'un sidérant vingtième siècle en poésie.

[Yves Boudier]

Anna Akhmatova, *Le Requiem & autres poèmes choisis*, traduction Henri Deluy, Al Dante, 1^{er} trimestre 2015. 216 pages, 17 €

¹. *L'Offense lyrique et autres poèmes*, Farrago, 2004.

². *De Ça*, V. Maïakovski, Inventaire/Invention, 2008. *L'amour, la poésie, la Révolution*, V. Maïkovski, Le Temps des Cerises, 2011.

³. *Voronej*, O. Mandelstam, Al dante, 2014.

⁴. *Quand s'approche l'orage*, B. Pasternak, coll. « Action poétique », Le Temps des Cerises, 2013.

⁵. Ce volume fait suite à une précédente approche de l'œuvre, publiée sous le titre *Requiem et autres poèmes*, Farrago, 1998.

⁶. Alexander Blok, *Pour Anna Akhmatova*, 16 décembre 1913.